

CE QUE LES QUEERS ONT À DIRE DE LA TECHNIQUE

POSITION



Repenser
la technocritique à
partir d'expériences
minoritaires

PAR **Cy LECERF MAULPOIX**

Les queers sont de longue date la cible privilégiée de ceux et celles qui ancrent leurs principes moraux dans la nature. Ainsi les rapports homosexuels ont-ils durant des siècles été qualifiés de « *contre nature* » – ils le sont toujours d'ailleurs, et ce stigmate revient de façon stupéfiante de nos jours, notamment dans les débats étatsuniens à l'heure où certains États envisagent sérieusement d'interdire la sodomie. De l'autre côté du spectre politique, on entend régulièrement les discours outrés de certains groupes engagés dans l'écologie politique qui voient par exemple dans la transition de genre la réalisation paradigmatique de l'individu néolibéral aliéné qui cède à tous ses désirs, même les plus fous, les plus artificiels, les plus soumis aux lois du marché. Faisant fi de la longue histoire de violences technologiques à l'encontre des queers, ces derniers croient les LGBTQI+ rangé-es derrière la toute-puissance du « *progrès technologique* » sans limite ni éthique. Pourtant depuis quelques décennies, des militant-es, des artistes, des chercheur-euses queers s'engagent, loin des caricatures, afin de repenser leur rapport à la technique, de proposer une technocritique qui prennent en compte leur histoire, mais aussi d'inventer des outils allant dans le sens de l'émancipation de tous-tes.

Cela vous a peut-être échappé, mais les critiques de la technique, issues de la droite traditionnaliste comme d'une certaine écologie de gauche, sont rarement tendres à l'égard des vies queers. Des positions décroissantes réactionnaires qui associent transhumanisme¹ et transidentité à certaines critiques écologistes ou féministes portant sur les technologies reproductives, beaucoup semblent

s'accorder à enchaîner une partie des vies LGBTQI+² à une culture technologique décadente qui désacraliserait la « nature » des corps ou participerait à leur marchandisation au sein du système capitaliste. Au-delà des accusations anciennes et classiques qui faisaient des relations homosexuelles des actes « *contre nature* », la critique se concentre désormais sur l'usage de technologies : transformer son corps par le biais de prise d'hormones ou d'opérations chirurgicales, avoir recours à une procréation médicalement assistée (PMA) ou une gestation pour autrui (GPA), par exemple, signeraient des trahisons à l'égard des destins humains pensés comme « naturels ».

À l'inverse de ces conceptions, le mouvement xénoféministe, ancré dans le monde anglophone et encore peu connu en France, se propose de développer une nouvelle forme provocatrice et radicale de féminisme stratégique « *farouchement antinaturaliste*³ » en s'appuyant sur l'art et les technologies. « *Si la nature est injuste, changez la nature* » est leur mot d'ordre⁴. Certains courants féministes et LGBTQI+ revendiquent désormais une libération et une utilisation différente du système technicien ainsi qu'une restructuration des mondes numériques et virtuels, conscients des violences technologiques qui se sont longtemps déployées à l'encontre des vies queers. Réclamations de figures hybrides comme le cyborg, développement du biohacking⁵, création de laboratoires indépendants ou de serveurs numériques autonomes... les démarches se sont multipliées depuis plusieurs décennies, témoignant d'un besoin de retourner le stigmate de la contre-naturalité et de se défendre des accusations d'aliénation « *technojunkie* », pour détourner le titre de l'ouvrage fondateur de Paul B. Preciado dans lequel le philosophe rendait compte de son expérience philosophique et corporelle de prise de testostérone⁶. Ces initiatives entendent également produire d'autres manières d'utiliser des technologies habituellement au service d'infrastructures de domination, proposent d'autres récits collectifs et, dans une certaine mesure, inventent de nouvelles pratiques et une autre technocritique contemporaine.

Parce qu'il devient essentiel de s'interroger sur les manières d'hériter ou de démanteler les aspects mortifères et destructeurs du système technicien, elles nous racontent une attention, un souci collectif de vivre mieux au sein des ruines

de la technoculture sans pour autant céder à des perspectives réactionnaires ni au mythe tenace d'une naturalité perdue.

Le corps déviant, une histoire de luttes technosexuelles

« *Quiconque a déjà été jugé·e “contre nature” au regard des normes biologiques dominantes, quiconque a déjà subi des injustices perpétrées au nom de l'ordre naturel, comprendra que la glorification de la “nature” n'a rien à nous offrir – les queers et les trans parmi nous, les personnes différemment valides, ainsi que ceux qui ont subi des discriminations liées à la grossesse ou des obligations relatives à l'éducation des enfants* », affirme le *Manifeste Xénoféministe*⁷.

**« QUICONQUE A DÉJÀ ÉTÉ JUGÉ·E “CONTRE NATURE”
AU REGARD DES NORMES BIOLOGIQUES DOMINANTES
COMPRENDRA QUE LA GLORIFICATION DE LA “NATURE”
N'A RIEN À NOUS OFFRIR. »**

Disons-le d'emblée, l'angle d'attaque contre les vies déviant de l'hétérocisnormativité⁸ s'est modernisé. Il a désormais intégré les inquiétudes techniciennes de notre temps. Autrefois considéré·es criminel·les, malades ou pervers·es, les LGBTQI+ portent aujourd'hui la marque d'une nouvelle infamie. Aux yeux de leurs plus ardents détracteurs – parmi lesquels le courant autonome grenoblois Pièces et main d'œuvre, la revue d'«écologie intégrale» *Limite* ou encore le journal *La Décroissance* –, leurs vies sont hybrides, « *transbiomorphes* », intoxiquées aux médicaments et à la chirurgie⁹. Les queers seraient l'incarnation des monstruosité du capitalisme décadent, des ravages d'une autodétermination du sujet tout-puissant octroyée par le néolibéralisme. « *Il faudra un jour comprendre que le transgenrisme [sic] n'est que l'une des conséquences logiques de l'idéologie de la croissance sans limites* » écrit ainsi *La Décroissance* dans sa recension de *La Fabrique de l'enfant transgenre*, un ouvrage signé par deux psychanalystes codirigeant l'Observatoire de la petite sirène, régulièrement épinglé pour son opposition virulente aux transitions de genre¹⁰.

Ces discours véhiculent l'idée que la transidentité serait l'expression d'une liberté « *sans limites* », celle de transformer et de consommer le vivant : adieu la nature, adieu la décroissance, donc.

Plutôt que d'analyser ces accusations contre les « vies déviantes »¹¹, je voudrais ici mettre en avant une autre histoire, une histoire que ces perspectives omettent de raconter. Une histoire de violence « technosexuelle » à l'encontre des vies minoritaires. « *Le discours sur la masculinité et la féminité, ainsi que les techniques de normalisation des identités sexuelles, se transforment en agents de contrôle et de modélisation de la vie* » nous rappelait déjà Paul B. Preciado dans *Testo Junkie*, prolongeant les analyses de Michel Foucault¹². Cette « *technosexualité* » – concept formulé par Preciado qui désigne l'élaboration de technologies du genre, du sexe, de la sexualité – a constitué historiquement un cadre d'oppression des anormaux. La binarité des « sexes », l'hétérosexualité et la masculinité blanche sont construites comme repères, étalons naturels de la normalité et servent donc à hiérarchiser les corps et les pratiques. Dès lors, les formes de vies constituées comme minoritaires ou non conformes – les femmes, les racisé·es, les pervers·es, les déviant·es, les personnes handicapées – ont incarné un déséquilibre, une menace contre l'ordre des choses, et se sont trouvées à la merci d'un régime cherchant à les faire entrer dans le rang de la reproduction sociale, à les exploiter ou à les faire disparaître.

Cette histoire de violence technologique, cette gigantesque usine de domestication des corps et des pratiques sexuelles affleure rapidement à la surface de la mémoire de qui veut bien s'y pencher. Des chercheuses, des philosophes ou historiennes, notamment féministes et décoloniales, l'ont maintes fois démontré¹³. De même, un rapide coup d'œil aux archives minoritaires – les traités de sciences sexuelles, les archives policières et juridiques, les récits d'expériences menées en camps de concentration, les techniques de surveillance et de correction développées dans les institutions médico-psychiatriques, l'arsenal d'instruments chirurgicaux, les productions pharmacologiques... – nous rappelle que sciences et technologies sont d'abord entre les mains d'un vaste système idéologique dont l'inhumanité à l'encontre des déviant·es et des non-conformes ne doit jamais être ni minorée ni oubliée.

SCIENCES ET TECHNOLOGIES SONT D'ABORD ENTRE LES MAINS D'UN VASTE SYSTÈME IDÉOLOGIQUE DONT L'INHUMANITÉ NE DOIT JAMAIS ÊTRE OUBLIÉE.



Pratiques de survie pour corps impurs

Pourtant, par une sorte de grand renversement imposant aux dominé·es la marque de leur oppresseur, les technologies sexuelles sont désormais considérées comme l'un des outils privilégiés par les LGBTQI+ pour faire advenir leurs vies déviantes. D'une forme de procès à une autre, elles sont devenues une preuve à charge dans ce grand procès d'aliénation transhumaniste. N'y aurait-il pas une autre manière de considérer les liens des minorités aux technologies ?

Puisque acquérir des savoirs techniques ou scientifiques et en orienter le développement et la portée est longtemps resté le monopole des masculinités blanches hégémoniques, il est crucial de considérer l'organisation des luttes minoritaires qui se sont battues pour fracturer ces formes de domination au nom de leur survie collective. Celles-ci racontent, à mon sens, une autre histoire technocritique.

Les combats des mouvements féministes des années 1970 pour la légalisation de la contraception et de l'IVG racontent la nécessité pour les femmes de reprendre le pouvoir sur leur corps, de réaffirmer leur liberté et leur autonomie. L'histoire de la lutte antivalidiste portée par des personnes handicapées à la même époque¹⁴, celle de la lutte contre le sida depuis les années 1980, les combats afroféministes américains pour la justice reproductive dans les années 1990, ceux menés contre la pathologisation psychiatrique de la transidentité (la dépsychiatisation d'un parcours médical conditionnant l'accès aux traitements et leur remboursement), ou encore la lutte contre les mutilations et les violences médicales imposées aux personnes intersexes incarnent également chacune à leur manière ce besoin de démanteler les violences mortifères inhérentes aux technologies de soin. Pour mieux en réclamer ou au contraire en interdire l'usage.

Différemment, l'usage par les personnes queers de « *low et high tech* » (basses et hautes technologies) participant à modifier, façonner le corps – les machines de musculation, l'exercice régulier associé parfois à la prise de compléments alimentaires, la chirurgie plastique, le maquillage... – raconte toujours plus qu'une simple aliénation aux modèles de la masculinité ou de la féminité dominante. Dans le centre d'archives de l'association Mémoires des sexualités à Marseille, les torsos luisants et gonflés, les jambes et fesses galbées qui s'affichent sur les couvertures des revues *Arcadie*, *Mouvement homophile de France* ou *Têtu* ne peuvent être uniquement interprétés comme un simple mouvement d'adhésion aux modèles dominants. Ils représentent aussi la réaction à une histoire d'humiliation. Reproduire jusqu'à cloner, exacerber ou subvertir les formes de la virilité blanche hégémonique, se construire une armure physique afin de renverser le stigmate homophobe et sexiste de la féminisation, qui va de pair avec la possibilité d'un écrasement, de l'exclusion, voire d'une mise à mort, sont aussi des stratégies que de nombreuses communautés dominées ont mobilisées, qu'elles soient gays et cisgenres, transmasculines ou racisées. Dans le contexte des années 1980-1990, en pleine épidémie de sida, l'essor de cette gigantesque usine homoérotique productrice de muscles et de testostérone dans la culture gay dit ensuite l'urgence, le besoin de produire une sorte de guérilla culturelle susceptible de fracturer l'association historique de la « déviance » sexuelle à la maladie et, par extension, à la figure du corps malade¹⁵.

L'ESSOR D'UNE CULTURE GAY PRODUCTRICE DE MUSCLES ET DE TESTOSTÉRONE DIT L'URGENCE DE LUTTER CONTRE L'ASSOCIATION HISTORIQUE ENTRE « DÉVIANCE » SEXUELLE ET MALADIE.

« Je suis convaincu que l'apparition de l'insaisissable virus du sida correspond à cet ordre d'action de Dieu. S'il en est ainsi, alors la première réponse est la désintoxication du sexuel, le respect des choses sexuelles et de normes que les "sociétés primitives" connaissent déjà. [...] Je crois fermement que le vrai remède épidémiologique, ce n'est pas le préservatif, mais le retour à une morale sexuelle raisonnable¹⁶ », déclarait en 1987

Jacques Ellul, théoricien de l'écologie politique considéré, à juste titre, comme l'un des pionniers de la décroissance. Que l'une des « icônes écologistes » choisisse néanmoins l'interprétation de la punition divine, particulièrement homophobe, au mépris de l'urgence de l'époque, d'une technologie de protection et de soin, de la protection d'une certaine catégorie de vivant·es, n'est pas anodin pour expliquer la fracture souvent constatée entre des discours écologistes radicaux et les réalités de vies constituées comme « *indignes d'être pleurées* », suivant la formule de Judith Butler. Héritant d'une relation ambivalente aux technologies, conscientes de la nécessité de se protéger elles-mêmes, les vies déviantes ne peuvent prétendre à la violence concrète qu'impliquerait cette « *éthique* » du « *raisonnable* » définie par Ellul. Plus généralement, elles ne peuvent prétendre à cet ordre « moral », à cette nature fantasmée par leurs plus ardents opposants qui, eux, ont rarement à reconnaître leurs propres déterminismes et vulnérabilités lorsque se trouve mise en jeu leur survie, à moins d'y être confrontés par un événement extérieur : un accident, une maladie, une crise énergétique ou sociale de grande ampleur. Quel privilège que de pouvoir fermer les yeux sur la manière dont les vies humaines sont désormais arrimées mais aussi attachées bon gré mal gré à ce régime technoculturel !

« *Dire "je suis ce corps" risque de devenir de plus en plus discutable à l'heure des greffes d'organes, des prothèses, de la bionique, des changements de sexe* » nous explique le philosophe Daniel Cérézuelle dans *La Technique et la Chair*¹⁷, pressé de lire dans cette fluidité complexe du vivant une instabilité identitaire et une incapacité à nous constituer comme des sujets éthiques susceptibles de porter un regard critique sur le système technicien. C'est à l'inverse de cette conception que je souhaite continuer à cheminer, en porte-à-faux vis-à-vis de ce jugement associant l'hybridité à une faiblesse morale, depuis notre propre condition mutante nourrie de la conscience élargie de nos fragilités de vivant·es et des formes de responsabilités qu'elle implique.

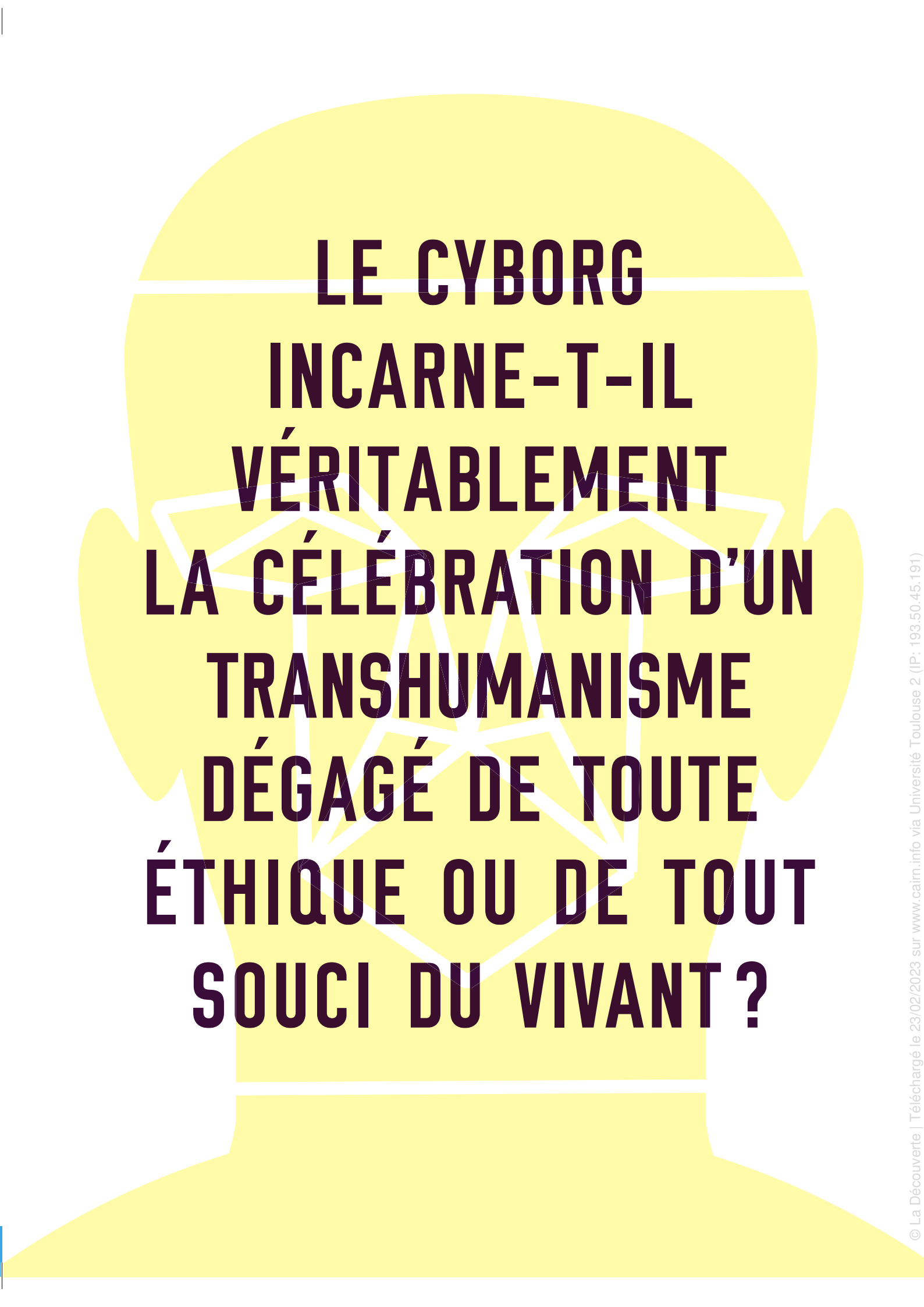
Réorienter la technoculture ?

Dans son ouvrage *Technocritiques*, paru en 2014, l'historien François Jarrige s'inquiète : « *Toutes ces cosmologies hybridistes promues par les auteurs postmodernes conduisent finalement à délégitimer les critiques radicales des trajectoires technologiques actuelles en faisant des techniques des formes mixtes, neutres, appropriables pour le meilleur*

*comme pour le pire*¹⁸ ». Ce que vise en particulier Jarrige ici, c'est la figure du « cyborg », un être issu de la fusion entre l'humain et la machine, qui a surgi dans la science-fiction féministe des années 1980 et a été popularisé par les travaux de la biologiste, historienne des sciences et philosophe Donna Haraway, qui voit dans cette créature un entremêlement « *de l'imagination et de la réalité* », une « *chimère* ». Si, selon François Jarrige, Haraway est une figure emblématique de ces « *théoriciennes du féminisme* » qui se tournent « *vers la célébration des technologies contemporaines* »¹⁹, le succès du cyborg nous semble témoigner de bien autre chose que d'une adhésion aveugle à ces dernières : il raconte le besoin essentiel de produire un contrepoint théorique puissant à même de faire trembler les concepts qui ont historiquement participé à l'hétéropatriarcat. Il s'agissait, comme Haraway l'écrivait elle-même, d'une posture critique visant à produire de « *nouvelles versions qui renversent et déplacent les dualismes hiérarchiques qui organisent les identités construites sur une soi-disant nature* »²⁰. Ceux-là mêmes qui persistent dans de nombreuses théories technocritiques contemporaines. Objet de fantasmes très présent dans la culture populaire, le cyborg incarne-t-il véritablement cette manière discrète de neutraliser une technocritique radicale, de faire l'apologie du transhumanisme, d'un « *devenir cyborg* » dégagé de toute éthique ou de tout souci du vivant²¹ ?

À rebours des accusations portées à la « *cyborgie* » dans les pages des journaux déjà mentionnés, la démarche d'Haraway peut au contraire être lue comme une manière de faire émerger un autre maillage conceptuel et critique. Extirpant volontairement le vivant du fantasme de naturalité des corps, le cyborg raconte une vaste constellation « *natureculturelle* », selon l'un des termes de la philosophe, susceptible de saisir les enchevêtrements qui se tissent dans nos vies entre le social, la technique et les autres espèces.

Plutôt que d'adopter la posture du moraliste en nous demandant si les quelques démarches évoquées précédemment ont produit une adhésion aveugle à des formes de trajectoires technologiques mortifères, nous pensons que le cyborg nous charge au contraire d'une responsabilité. Condition concrète et métaphorique de nos vies liées à la technique, l'être-cyborg peut nous permettre d'en produire une critique éclairée, portée par le besoin d'articuler les (sur)vies humaines et non humaines à l'éthique d'une vie meilleure.



**LE CYBORG
INCARNE-T-IL
VÉRITABLEMENT
LA CÉLÉBRATION D'UN
TRANSHUMANISME
DÉGAGÉ DE TOUTE
ÉTHIQUE OU DE TOUT
SOUCI DU VIVANT ?**

Si la technocritique émerge des ruines du système technicien, elle peut donc prendre de multiples formes en fonction des groupes sociaux et des communautés de vivant·es qu'il abîme et exploite. Pourquoi dès lors ne pas considérer une partie des luttes menées historiquement par les LGBTQI+ comme des tentatives de réorienter certaines des trajectoires mortifères des technologies ? Face aux infrastructures de soin indifférentes au sort des vies minoritaires pendant l'épidémie de sida, une armée d'amantes et d'amants, de queers en tout genre, de Paris à New York ou Chicago, a crié « Savoir = Pouvoir », s'est battue pour occuper des espaces, interpeller les élu·es et les laboratoires, réclamer l'accès aux savoirs et aux médicaments pour tous·tes. Certain·es queers militant·es, artistes ou chercheur·euses prolongent aujourd'hui cette démarche et approfondissent ces critiques afin de proposer d'autres infrastructures techniques, d'autres communs pervers piratés susceptibles de renverser un ordre technologique destructeur.

La technoculture à l'épreuve de la justice reproductive

« Une nouvelle politique du corps est à l'ordre du jour », annonce la chercheuse et militante féministe Silvia Federici dans son ouvrage *Par-delà les frontières du corps*. Il nous faut, selon elle, « inventer une gestion de nos corps et de nos transformations qui s'inscrive dans un processus d'émancipation plus large »²². Et les sujets ne manquent pas dès lors que l'on envisage les liens entre vies queers et technologies reproductives : accompagnement médical de papas trans enceints, parcours de PMA pour les couples lesbiens – réalités qui ne se déploient pas du tout de la même manière lorsque ce sont des couples cisgenres et hétéros qui y ont recours – et évidemment la GPA provoquent crispations et débats houleux sur la scène médiatique et politique.

La GPA, en particulier, est fréquemment convoquée lorsque l'on entend dénoncer le « grand marché de la vie », où la gestation, le corps des femmes et les enfants deviendraient commercialisables au sein d'un biomarché mondial²³. Dans le système technicien, nul choix n'est possible, nous expliquait Jacques Ellul. Tout libre arbitre ne serait qu'illusion : « La femme qui choisit l'avortement est rigoureusement déterminée à ce choix par le système entier » écrivait-il ainsi dans *Le Système technicien* en 1977. Une personne choisissant d'être mère porteuse dans un processus de GPA serait-elle donc asservie par le système technicien lui-même ?

UNE PERSONNE CHOISSISSANT D'ÊTRE MÈRE PORTEUSE DANS UN PROCESSUS DE GPA EST-ELLE ASSERVIE PAR LE SYSTÈME TECHNICIEN LUI-MÊME ?

Au sein des féminismes contemporains eux-mêmes, les débats sont vifs à propos de la gestion pour autrui. Selon Federici, les mères porteuses seraient ainsi « *la dernière incarnation d'une longue lignée de prolétaires qui ont dû faire de leurs enfants un moyen de survie*²⁴ ». Si cette dernière ne paraît pas trancher en faveur d'une interdiction totale de la GPA, elle interroge néanmoins les stratégies critiques que nous souhaitons développer : faut-il interdire, abolir cette structure technologique reproductive ou est-il possible au contraire de légiférer, d'encadrer celle-ci ?

L'autrice et chercheuse étatsunienne Sophie Lewis développe pour sa part un autre point de vue. Consciente du débat sur l'exploitation qui structurerait le rapport entre des couples ou des personnes souhaitant faire appel à la GPA et celles qui effectuent cette gestation dans différents pays du monde, elle met en lumière la longue histoire de ce qui est rarement reconnu ou accepté comme un « *travail gestationnel* », rappelant d'ailleurs l'héritage raciste et classiste séculaire de ce processus (dont les racines sont bien antérieures au développement des technologies modernes de reproduction) et l'histoire du développement des mouvements de « *justice reproductive*²⁵ ». Mais les analyses de Sophie Lewis ne s'arrêtent pas là. Selon elle, l'interdiction d'un système d'exploitation n'est pas la garantie que celui-ci ne mute pas pour se renforcer dans la clandestinité, exposant les concernées à toujours plus de violences. Elle ajoute : « *Le fait de détester une forme particulière de travail ne justifie aucunement les attaques contre l'auto-organisation de ces travailleuses, bien au contraire. Plutôt que de signer des pétitions "Stop à la GPA", nous ferions mieux d'écouter les revendications des mères porteuses et de les mettre au centre de notre politique de justice reproductive*²⁶. »

Dans la mesure où notre capacité à penser les futurs que nous souhaitons voir advenir repose en partie sur la manière dont nous souhaitons voir évoluer le vivant, les considérations sur nos liens avec les technologies de reproduction ne sont pas anodines. Elles impliquent de penser la justice et la liberté individuelle

au sein même d'infrastructures technologiques complexes. De multiples éclairages sur la structuration de ce marché de la reproduction, sur les mobilisations des concernées, sur la nécessité d'abolir la norme de la procréation hétérosexuelle, centrée autour des figures de la mère et du père biologiques ou de la famille nucléaire, restent encore à produire. De même, réfléchir à multiplier les formes de nos parentalités au sein des crises présentes et à venir (selon l'adage d'Haraway « *faites des parents, pas des bébés* ») nous permettrait peut-être de sortir de cette fameuse impasse du « pour ou contre » afin d'encourager des processus de filiation et de reproduction susceptibles de prendre en compte la dignité du vivant tout autant que le libre arbitre des personnes engagées dans des processus reproductifs afin de mieux les protéger.

Pharmaco-piraterie, hacker le système de soin

Comme nous l'a montré la pandémie de Covid-19, les politiques de réduction des risques et de gestion de crise s'imposent très souvent sans que nous ayons le temps d'en remettre en question l'organisation, les motivations ou la portée. Une stratégie du choc productrice de nombreuses tensions sociales qui profite tant à nos dirigeants qu'aux grands laboratoires.

Les autres, notamment les plus pauvres, les plus vulnérables, les exclues du régime de soin, les humain·es qui vivent à côté des temples-usines des *Big Pharmas*, ceux qui mutent ou meurent au contact des diverses formes de pollution industrielles ou pharmaceutiques, nous rappellent l'ambivalence mortifère d'une autre branche du système technicien, celle de la pharmacopée capitaliste moderne.

**DÉPENDANT·ES DE TRAITEMENTS MÉDICAMENTEUX,
CERTAIN·ES QUEERS PEINENT À DÉGAGER
UNE DIRECTION ÉTHIQUE CLAIRE À L'ENDROIT
DES TECHNOLOGIES DU SOIN QUI LEUR PERMETTENT
DE SE PROTÉGER AU QUOTIDIEN.**

Attaché·es à ou dépendant·es de certains traitements médicamenteux, qu'il s'agisse d'antirétroviraux, de PrEP²⁷, de vaccins, d'hormones, d'anxiolytiques, il semble bien difficile pour certain·es d'entre nous, les LGBTQI+, de dégager une direction éthique claire à l'endroit des technologies du soin qui permettent à de plus en plus d'entre nous de se protéger et de survivre au quotidien. Afin d'envisager la transformation de nos propres pratiques et plus largement des structures de production et de distribution, je préfère diriger mon attention vers les gestes et processus pirates qui, depuis de nombreuses années, s'efforcent du mieux possible d'extirper les technologies de leurs logiques destructrices et de les articuler à l'exigence d'un souci multispèces.

Le travail des biohacker·euses installé·es à San Francisco, en Suisse, à Vienne, à Barcelone ou à Berlin, qui se trouvent à la croisée des chemins entre biologie *do-it-yourself*, science et art, se révèle particulièrement inspirant. Parmi elleux, Mary Maggic et Byron Rich, qui mènent un projet de production d'œstrogènes à partir d'un protocole de biosynthèse (Open Source Estrogen), le laboratoire indépendant Counter Culture Labs d'autoproduction d'insuline à Oakland (Californie) ou encore le laboratoire artistique de recherche et d'expérimentation Quimera Rosa à Barcelone²⁸. Ces initiatives incarnent la piraterie médicale ou technosexuelle qui interroge les protocoles de production, d'injection de médicaments, de molécules chimiques et leur relation à un environnement plus vaste²⁹.

À Calafou, non loin de Barcelone, s'est montée une colonie «éco-industrielle postcapitaliste» située dans un ensemble de bâtiments industriels du XIX^e siècle au pied duquel coule une rivière polluée. Depuis une petite dizaine d'années, une communauté transféministe d'une trentaine de personnes s'y affaira à multiplier les initiatives et à inventer de nouveaux modes de vie. Créé en 2014, le lieu a fait naître de nombreux projets, comme celui du collectif Gynepunk qui proposait dans son biolaboratoire Pechblenda de fabriquer des traitements des maladies vaginales à base de plantes et de constituer des kits de médecine gynécologique de première urgence destinés aux femmes en difficulté sociale, réfugiées ou travailleuses du sexe. Une démarche qui opère un déplacement important. Intégrant à ses processus de production les multiples enjeux de santé liés aux corps opprimés, le collectif propose des voies d'autonomisation nouvelle, élargissant

considérablement la vision d'une technologie attentive à la réalité matérielle des corps ainsi que les rapports de forces et de pouvoir qui organisent la recherche et la production. Conjointes aux revendications d'organisations militantes engagées en faveur d'une chimie plus verte, relocalisée, de la levée des brevets et d'un accès aux soins et aux médicaments pour tous·tes, leurs initiatives racontent le désir de reprendre le contrôle sur tout un circuit pharmacologique impliquant à la fois la redéfinition des échelles et des moyens de production, la recherche d'une autonomie productive émancipée de la logique capitaliste et une attention portée aux écosystèmes affectés par cette même production.

Virtualités désirables et dissidences numériques

Ces différentes initiatives nous invitent à réfléchir à une autre facette de nos attachements technologiques, celle des mondes numériques, dont les infrastructures sont aujourd'hui principalement produites par les géants de la tech. «*J'ai l'impression de déjà vivre dans ce monde, je vis déjà là-bas*» raconte l'artiste d'animation 3D trans Huntrezz Janos à propos des réalités virtuelles et des mondes numériques dans lesquels elle évolue³⁰. Des mondes qu'elle façonne elle-même, où son identité trans et racisée peut être acceptée ou source de pouvoir, où elle se fait architecte de résistances susceptibles de renverser les logiques de domination dont elle fait quotidiennement l'expérience.

Permettant la mise en relation, la solidarité intracommunautaire entre queers isolés, la modification virtuelle de son apparence selon ses choix avant parfois même de pouvoir s'affirmer dans l'espace public, l'expansion des mondes virtuels répond à des besoins d'émancipation évidents. Échappatoires paradoxales ou nouvelles fictions susceptibles d'esquisser des mondes à venir, comment évaluer l'importance et la nécessité des nouveaux liens tissés chaque jour grâce à ces réalités numériques ?

**PERMETTANT LA MISE EN RELATION DE QUEERS
ISOLÉS OU LA MODIFICATION VIRTUELLE
DE L'APPARENCE, LES MONDES VIRTUELS RÉPONDENT
À DES BESOINS D'ÉMANCIPATION ÉVIDENTS.**



Le travail de la cyberféministe Spideralex, habitant·e de la communauté de Calafou, propose un autre exemple de hacking intéressant. Internet n'est pas neutre : comme toutes les autres technologies, il répond évidemment à un enchevêtrement d'intérêts plus ou moins contradictoires, majoritairement indexés sur des enjeux commerciaux, politiques et capitalistes. La création du serveur Anarcha, né d'un besoin de visibiliser la présence et la contribution des femmes et des queers au sein des technologies informatiques, s'apparente à un geste d'autodéfense, susceptible de protéger les personnes minorisées de nouvelles violences (cyberharcèlement, censure, virus), mais permet aussi de se former aux enjeux de plus en plus essentiels aujourd'hui de protection de la vie privée, de sécurisation des comptes ou de chiffrement des données.

Cette réappropriation militante est évidemment primordiale à l'heure où les persécutions de groupes sociaux historiquement opprimés comme des activistes de la justice sociale et climatique se multiplient, en lien avec la cybersurveillance et du fait des collaborations des entreprises de la tech avec les gouvernements et les armées. Mais elle est tout aussi importante si l'on veut ouvrir une réflexion sur la consommation énergétique engendrée par ces infrastructures qui reposent évidemment, de la même manière que le système médico-industriel, sur l'exploitation d'autres vies humaines et non humaines, sur l'extraction et l'épuisement de matières premières. Ainsi, en 2021, le numérique représentait 4% des émissions mondiales de dioxyde de carbone, selon les chiffres de l'Ademe. Son expansion, notamment *via* le développement du métaverse³¹, entraînerait une explosion de la consommation énergétique et une véritable tragédie environnementale.

«Aujourd'hui, on ne peut pas avoir de cyberféminisme sans écoféminisme, et inversement, explique Spideralex. [...] on trouvait ça chouette d'avoir des ordinateurs pour créer des identités qui allaient nous libérer et on ne réfléchissait pas du tout aux conséquences que ça pouvait avoir pour d'autres femmes ou d'autres minorités, des gens qui ramassent les minéraux aux femmes qui les assemblent dans les maquiladoras ou les zones économiques spéciales. Aujourd'hui, il est évident que le numérique n'est pas émancipateur pour énormément de gens dans le monde³².»

IL NOUS FAUT NON SEULEMENT APPRENDRE À HÉRITER DE TECHNOLOGIES POUR LES RÉORIENTER, MAIS AUSSI PRODUIRE LES CONDITIONS D'UN RENONCEMENT AUX INFRASTRUCTURES LES PLUS MORTIFÈRES.

S'il nous reste à créer des espaces de résistance au sein même d'un monde numérique toujours plus gourmand, fonder de nouvelles alliances entre différents courants militants et poursuivre la quête d'autonomie et de sobriété numérique est tout aussi crucial. Ce qui implique qu'il nous faut non seulement apprendre à hériter de technologies pour les réorienter mais aussi produire les conditions d'un renoncement aux infrastructures les plus mortifères en proposant d'autres médiums, d'autres technologies viables et susceptibles de répondre à certains besoins essentiels de nos communautés.

*« Il faut apporter du soin à la fermeture, évoluer sur cette ligne de crête entre la dépendance à très court terme vis-à-vis d'infrastructures, de modèles dont on ne peut pas sortir du jour au lendemain, et ne plus être dans le "business as usual" à moyen terme », nous explique le chercheur Alexandre Monnin, l'un des auteurs de l'ouvrage *Héritage et Fermeture*, qui appelle « contre le front de modernisation » et l'« innovation » à inventer un « art du démantèlement »³³. Le renoncement implique selon lui de questionner les « arbitrages auxquels procéder pour maintenir une forme d'habitabilité », des arbitrages qui doivent prendre en compte « des attachements riches et variés, qui font partie d'une écologie des milieux peuplée par des éléments "impurs", auxquels il nous faut penser plutôt que de penser à une écologie des limites naturelles ».*

Alors que le capitalisme technicien se présente très souvent comme l'un des seuls architectes capables de promettre aux minorités émancipation et futurs technologiques désirables, nous n'avons d'autre choix que de multiplier nos navigations pirates. Allégées du fantasme d'un retour à une nature originelle, guidées par notre condition hybride, nous pourrions alors cheminer sur nos territoires en crise, prêtes à saboter, réclamer, réparer, réinventer nos ruines technoculturelles afin de les transformer en archipels de futurs viables et désirables.

1. Si l'on s'appuie sur la définition du dictionnaire Le Robert, le transhumanisme est un courant de pensée « selon lequel les capacités physiques et intellectuelles de l'être humain pourraient être accrues grâce au progrès scientifique et technique ».
2. Lesbiennes, gays, bi, trans, queers, intersexes et autres identités de genre ou orientations sexuelles minorisées.
3. Laboria Cuboniks, *Manifeste Xénoféministe*, Genève, Entremonde, 2019, p. 15.
4. *Ibid.*, p. 77.
5. Le biohacking correspond à un ensemble de pratiques, de sciences, de techniques et arts du vivant qui visent à un échange, à un libre accès et au développement de pratiques et d'instruments pirates des savoirs liés à la biologie.
6. Paul B. Preciado, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, « Points », 2021 (2008).
7. Laboria Cuboniks, *Manifeste Xénoféministe*, *op. cit.*, p. 15.
8. L'hétérosexualité et le fait d'être cisgenre (donc non transgenre) constituent aujourd'hui la norme hégémonique en matière d'orientation sexuelle et d'identité de genre.
9. Voir le texte de Pièces et mains d'œuvre « Ceci n'est pas une femme (à propos des tordus "queer") », 3 novembre 2014, les multiples numéros de *La Décroissance* qui reviennent sur ce sujet dont celui de l'été 2019 « *La Décroissance* contre la grande confusion », et encore les publications sur la bioéthique ou le transféminisme disponibles sur le site de la revue *Limite*.
10. Céline Masson et Caroline Eliacheff, *La Fabrique de l'enfant transgenre*, Paris, L'Observatoire, 2022. Recension dans *La Décroissance* de novembre 2021.
11. Voir Cy Lecerf Maulpoix, *Écologies déviantes. Voyage en terres queers*, Paris, Cambourakis, 2021.
12. Paul B. Preciado, *Testo Junkie*, *op. cit.*, p. 66.
13. Les travaux d'Elsa Dorlin, d'Isabelle Stengers, de Colette Guillaumin, notamment, proposent de nombreuses analyses sur la manière dont se structurent les dominations hétéropatriarcales et racistes au sein des technologies et de la technoscience.
14. Écouter à ce propos la formidable série de podcasts de Clémence Allezard « Handicap : la hiérarchie des vies », *LSD. La Série documentaire*, France Culture, 2022.
15. Voir Fabien Jannic-Cherbonnel, « Mais pourquoi les gays ont-ils des corps si musclés ? », Slate.fr, 6 août 2016 ; et Sylvain Ferez, *Le Corps homosexuel en jeu*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2008.
16. Jacques Ellul, « Le sida et la morale », *Réforme*, n° 2188, 21 mars 1987.
17. Daniel Cérézuelle, *La Technique et la Chair*, Paris, L'Échappée, 2021.
18. François Jarrige, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2016, p. 335.
19. *Ibid.*
20. Donna J. Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils, 2007, p. 71.
21. Voir notamment l'ouvrage du philosophe Thierry Hoquet, *Cyborg philosophie*, Paris, Seuil, 2011.
22. Silvia Federici, *Par-delà les frontières du corps*, Paris, Divergences, 2020, p. 80.
23. Sur ce point, lire Ana-Luana Stoicea-Deram et Marie-Josèphe Devillers (dir.), *Ventres à louer. Une critique féministe de la GPA*, Paris, L'Échappée, 2022.
24. Silvia Federici, *Par-delà les frontières du corps*, *op. cit.*, p. 95.
25. Voir son ouvrage encore non traduit en France, Sophie Lewis, *Full Surrogacy Now. Feminist Against Family*, Verso Books, 2019.
26. « Le féminisme contre la famille. Entretien avec Sophie Lewis », Acta.Zone, 24 août 2019.
27. La PrEP, Pre-Exposure Prophylaxis, est un traitement médicamenteux qui empêche l'infection par le virus du sida chez des personnes séronégatives.
28. Voir le site maggic.ooo/fanzines de Mary Maggic, celui d'openinsulin.org ou encore quimerarosa.net.
29. Voir Cy Lecerf-Maulpoix, *Écologies déviantes*, *op. cit.*, chapitre 3 : « La révolution du soin ».
30. Voir les reportages « Human future » et « Desired reality » du journaliste Matthieu Foucher pour l'émission d'Arte : *Tracks*.
31. Soit un monde virtuel très élaboré, qui s'appuie sur la réalité augmentée.
32. Claire Richard, « Pas d'internet féministe sans serveurs féministes. Entretien avec Spideralex », *Panthère Première*, n° 4, automne 2019.
33. Alexandre Monnin, Emmanuel Bonnet et Diego Landivar, *Héritage et Fermeture. Une écologie du démantèlement*, Paris, Divergences, 2021.

